Aladin ou la Lampe Merveilleuse

Aladin était un pauvre et bon jeune homme, vivant bien pauvrement avec sa mère du produit de leur travail.

Un jour un magicien, oncle d'Aladin, vint le chercher et l'emmena à la campagne à l'entrée d'un jardin enchanté, lui ordonnant d'aller chercher une lampe qui s'y trouvait.

Aladin étant parvenu sur les indications du magicien à s'emparer de la lampe, s'égara et ne put retrouver l'endroit par lequel il était entré.

Après bien des heures, il trouva enfin une issue, et ne revoyant plus le magicien, il rapporta à sa mère la lampe.

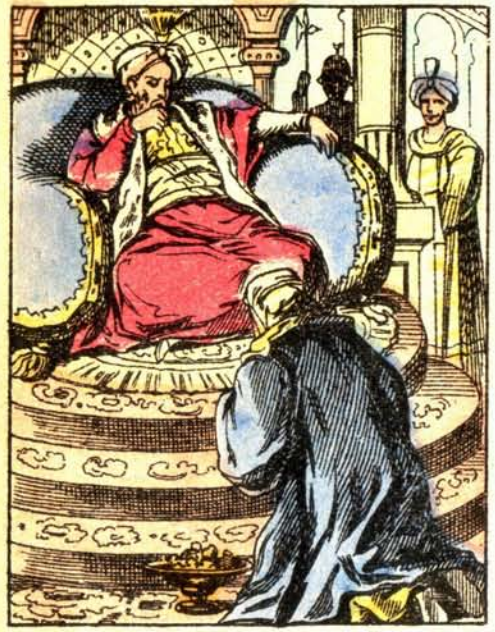
Sa mère et lui frottèrent la lampe pour l'approprier, au même instant un génie parut. Je suis l'esclave de la lampe et le tien, dit-il, que veux-tu ?

Nous avons faim, répondit Aladin ; aussitôt le génie disparut et revint quelques minutes après avec un plateau chargé de vaisselle d'or et d'aliments délicieux.

Un jour Aladin voyant passer la fille du Sultan, la trouva belle et en devint éperduement amoureux.

Il mit dans une coupe en or des diamants magnifiques, et envoya sa mère les offrir au Sultan et lui demander sa fille en mariage.

licieux.



Le Sultan fut emerveillé de la beauté des diamants, il les accepta et demanda trois mois pour se décider, relativement au mariage.

Un mois après, le Sultan oublieux de sa promesse, fit annoncer à son de trompe le mariage de sa fille avec le fils de son grand visir.

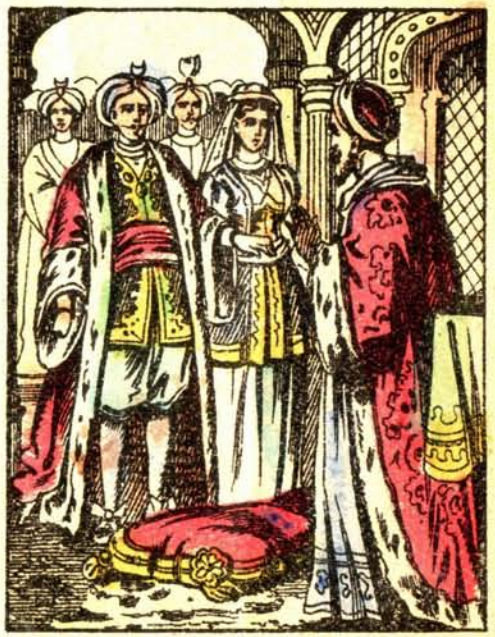
Aladin prenant la lampe, appela le génie et lui ordonna d'enlever toutes les nuits le fils du visir et de l'enfermer nu, dans un cacho. souterrain, ce qui fut exécuté.

Le jeune homme épouvanté, finit par aller se prosterner aux pieds du Sultan et lui déclara renoncer à la main de sa fille.

Aladin renvoya sa mère escortée de quatre-vingts esclaves, dont quarante noirs et quarante blancs, porteurs de riches présents, renouveler sa demande.

Le Sultan ayant consenti, Aladin monté sur un cheval magnifiquement harnaché, suivi de nombreux esclaves, se rendit au palais du Sultan.

Il commanda ensuite à son génie de lui construire en face du palais du Sultan un palais magnifique. Au point du jour le palais était fait, et le peuple venait l'admirer.



Enfin le mariage eût lieu. Aladin épousa la jeune sultane, et tout le royaume fût en fête pendant un mois.

ABOU-HASSAN OU LE DORMEUR ÉVEILLÉ

Il y avait jadis à Bagdad un jeune homme nommé Abou-Hassan qui avait fait le vœu singulier d'inviter chaque soir à souper avec lui le premier étranger qu'il rencontrerait sur le pont de la rivière. Le Calife Haroun-Al-Raschid avait coutume de quitter sa cour de temps en temps et de parcourir la ville déguisé en marchand pour apprendre par lui-même ce que pensait le peuple de son administration. Ce fut lui que certain soir le hasard fit le convive d'Abou-Hassan.

Au cours du souper, le Calife ayant demandé à son hôte s'il était ambitieux, celui-ci lui répondit qu'il n'avait jamais rêvé qu'une faveur, celle de posséder seulement un jour le pouvoir du souverain à l'effet de récompenser et punir certaines personnes de sa connaissance : qu'autrement il était parfaitement satisfait de son sort. L'idée plaisante d'exaucer ce vœu vint alors au Calife et à cette fin, il mêla habilement un narcotique à la boisson du jeune homme.

Plongé par l'effet du narcotique dans une torpeur que rien ne saurait dissiper avant le jour, Abou-Hassan fut transporté au palais par un esclave qui accompagnait toujours le Calife. Ce dernier ordonna qu'on couchât le jeune homme dans son propre lit et que durant toute la journée du lendemain on le traitât en souverain.

Abou-Hassan n'en pouvait croire ses yeux quand à son réveil il se trouva au milieu de tant de magnificences, entouré de puissants seigneurs et de dames magnifiquement parées qui le saluaient du titre de « *Majesté* ». Se croyant le jouet d'un rêve, il referma les yeux. Mais force lui fut de se rendre à la réalité quand le Grand-Vizir s'approcha de son lit pour lui annoncer respectueusement que l'heure du lever allait sonner.

Malgré tout, Abou-Hassan n'était pas convaincu. Il interrogea successivement tous les personnages qui l'entouraient, chacun lui répondit que « Sa Majesté avait dû faire un rêve dont elle était mal remise ». Le jeune homme se pinça l'oreille, se fit mordre le bout du doigt par une dame, et à la sensation de la douleur il dut convenir qu'il était bien éveillé.

La Garde-Robe entra alors apportant des habits somptueux, tout resplendissants d'or et de pierreries, dont on le revêtit. Le Grand-Vizir lui passa au cou, suivant l'usage, le grand collier des ordres royaux. Puis commença le défilé des ministres empressés de venir rendre, avant le Conseil, leurs devoirs au souverain.

Pour gagner la salle du Conseil, Abou-Hassan n'eut qu'à suivre les huissiers qui le précédaient. Là, il eut encore un moment d'hésitation avant de gravir les marches du trône. Mais prenant alors résolument son parti de l'aventure, il se mit incontinent à arranger les affaires de son quartier, comblant ses amis, punissant ses ennemis.

Il songea même qu'il y avait lieu d'envoyer à tout hasard une forte somme à une certaine veuve, mère d'un certain Abou-Hassan. Quand on vint lui annoncer que son ordre était exécuté et que ces personnes existaient réellement, il n'eut plus de doutes sur sa qualité et passa le reste de la journée en réjouissances.

La nuit venue, une des dames, en lui servant sa collation, eut soin de mêler à sa boisson le même narcotique qui l'avait endormi la veille. A peine eut-il bu qu'il se trouva replongé dans le même sommeil léthargique et fut aussitôt reconduit à sa maison et couché dans son lit.

Le lendemain à son réveil, ce n'est plus Abou-Hassan comme la veille au palais qu'il se prétendait être, mais bel et bien le Calife. Sa mère était pourtant là, auprès de lui; il la touchait, ce n'était pas une illusion, et il entendait sa voix qui lui répétait qu'il devait être encore sous l'influence d'un rêve.

Sa mère dut pourtant convenir que la veille elle avait reçu du Calife, sans savoir pourquoi, un don magnifique. Cela confirma le malheureux dans l'idée qu'il était bien le Calife, et se croyant alors l'objet d'une trahison, il entra dans une frénésie telle qu'il voulut battre la pauvre femme.

Aux cris qu'elle poussait, des gardes accoururent qui s'emparèrent du forcené. A ses discours insensés, à ses violences le jugeant fou, ils le conduisirent étroitement entravé dans une maison d'aliénés.

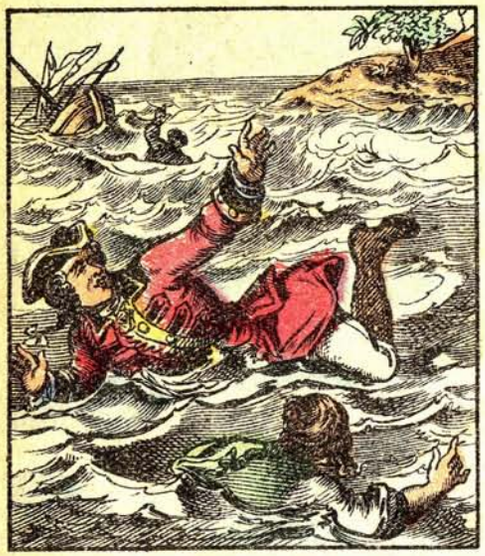
Dans cet établissement la folie se traitait à coups de bâton. On y professait que rien n'était supérieur contre les divagations. Le malheureux Abou-Hassan qui persistait à se prétendre le Calife, en eut tout son pauvre corps meurtri.

Mais toujours est-il qu'au bout de quelques jours de ce régime, Abou-Hassan s'avoua convaincu de son erreur. On fit alors venir sa mère qu'il reconnut et on le rendit à la liberté.

Peu de temps après, un soir, sur le pont de la ville, il rencontra le même étranger qu'il avait reçu à sa table avant toutes ces aventures. Il lui conta ses misères et l'étranger touché lui dit de le suivre au palais, qu'il voulait le présenter au Calife auprès duquel il jouissait de quelque crédit.

Arrivés au palais, [illegible] lui rapporta son enfant qu'on rendit à so[illegible] ger n'était autre si la voix. Le roi, la reine, quait. Et le[illegible] furent bien contents et l'on [illegible] des réjouissances publiques.

AVENTURES DE GULLIVER



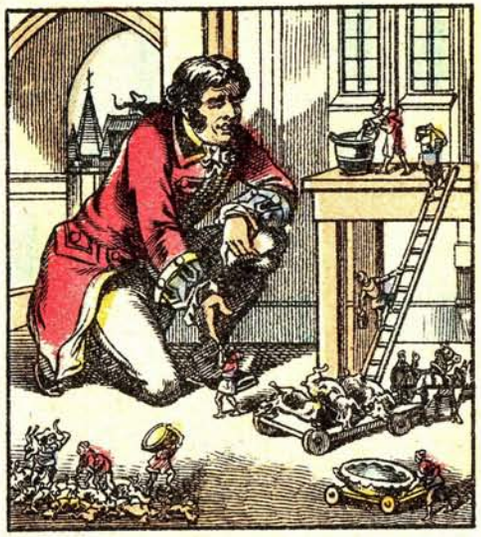
Le navire qui porte Gulliver, chirurgien de marine, fait naufrage dans les mers du Sud. Vaisseau et équipage disparaissent sous les flots ; seul, Gulliver, nageur habile, se soutient longtemps sur la mer et atteint enfin un rivage inconnu.

Là il s'endort, vaincu par la fatigue. A son réveil, il est bien surpris de se sentir attaché au sol par des liens aussi ténus que des fils d'araignée, et de voir cheminer sur son corps des miliers de créatures humaines pas plus hautes que son petit doigt.

C'est que la mer l'a jeté dans l'île de Lilliput, et que sa grande taille ayant effrayé les petits habitants de ce pays, ils l'ont ligoté pendant son sommeil et maintenant l'enmènent dans leur capitale, sur un chariot après lequel s'attèle une véritable armée.

Rassuré bientôt par la douceur de son captif, le souverain le remet en liberté. On le fête alors de toutes parts, et, dans la cour du palais, sur un fil de ver à soie, généraux et ministres dansent, comme nos acrobates sur la corde raide, pour le grand amusement de Gulliver.

Un autre jour, le roi fait défiler toute son armée entre les jambes de son favori. C'est merveille alors de voir Gulliver marcher avec précaution au milieu de ces êtres minuscules et relever les pans de son habit pour ne pas enlever les toits des habitations.



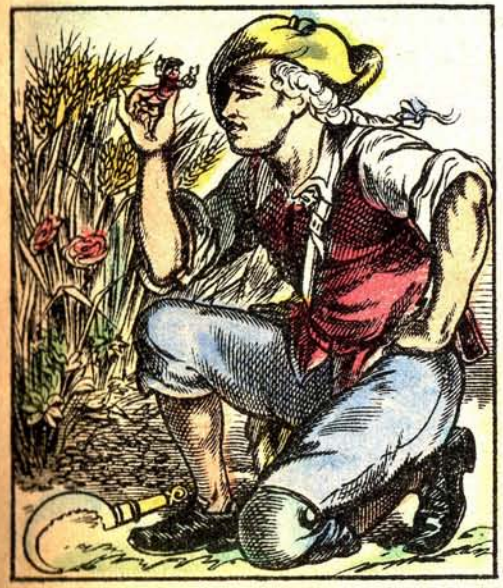
Son entretien est un peu onéreux pour les Lilliputiens. Six bœufs, quarante moutons, du pain et du vin à proportion, forment son menu ordinaire. En revanche, il met sa force au service de ses petits hôtes et exécute rapidement tous les travaux qu'ils désirent.

Une flotte ennemie menaçant le royaume, Gulliver se jette à la mer, s'empare des vaisseaux, et, d'une seule main, les ramène prisonniers. Comblé d'honneurs pour ce haut fait, il est en butte à la jalousie des courtisans et s'enfuit sur une barque qu'il trouve échouée à la côte.

Le vent le pousse vers une terre qui paraît merveilleusement fertile. A peine y est-il qu'un géant formidable vient se baigner dans la mer. Gulliver tremblant s'enfuit vers un champ voisin. Chaque tige de blé étant aussi grosse qu'un arbre, le fugitif s'y croit en sûreté.

inconnu.

Un autre jour, le roi fait défiler toute son armée entre les jambes de son favori. C'est merveille alors de voir Gulliver marcher avec précaution au milieu de ces êtres minuscules et relever les pans de son habit pour ne pas enlever les toits des habitations.



Mais un bruit épouvantable renouvelle sa terreur: ce sont les épis monstres qui tombent sous la faucille de colosses pareils à celui du rivage. L'un d'eux aperçoit Gulliver, le saisit et s'amuse beaucoup des contorsions du petit homme, presque écrasé entre ses gros doigts.

hautes que son petit doigt.

Son entretien est un peu onéreux pour les Lilliputiens. Six bœufs, quarante moutons, du pain et du vin à proportion, forment son menu ordinaire. En revanche, il met sa force au service de ses petits hôtes et exécute rapidement tous les travaux qu'ils désirent.

Enchanté de sa trouvaille, le moissonneur emporte Gulliver chez lui et le montre à sa femme et à ses enfants. Ceux-ci, charmés par la bonne grâce de notre aventurier, lui émiettent du pain et de la viande qu'il mange assis sur le bord d'une assiette.

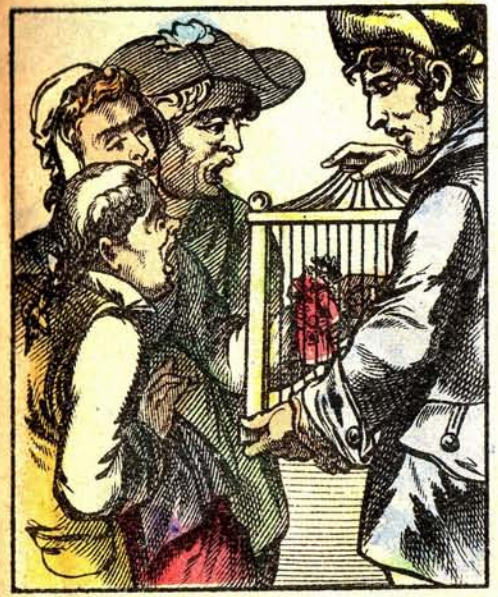
s'élève une véritable armée.

Une flotte ennemie menaçant le royaume, Gulliver se jette à la mer, s'empare des vaisseaux, et, d'une seule main, les ramène prisonniers. Comblé d'honneurs pour ce haut fait, il est en butte à la jalousie des courtisans et s'enfuit sur une barque qu'il trouve échouée à la côte.

Soudain surviennent deux énormes chiens, et bien vite Gulliver se blottit dans la main de la fermière; mais bientôt rassuré par la douceur de ces bonnes bêtes, il se met à califourchon sur le nez de l'un d'eux, un lévrier aussi haut qu'une girafe.

Le vent le pousse vers une terre qui paraît merveilleusement fertile. A peine y est-il qu'un géant formidable vient se baigner dans la mer. Gulliver tremblant s'enfuit vers un champ voisin. Chaque tige de blé étant aussi grosse qu'un arbre, le fugitif s'y croit en sûreté.

Nouveau et plus sérieux danger. Le dernier né de la famille prenant notre homme pour une poupée, s'en saisit et d'un seul coup engloutit sa tête tout entière. Cris forcenés de Gulliver que l'enfant lâche, et qui tomberait par terre si la maman ne le recevait dans son tablier.



Pour préserver Gulliver de nouvelles mésaventures, le fermier construit une cage où chacun peut l'admirer, et l'on ne s'en prive pas. Le renom de l'Homme-insecte, comme on l'appelle, parvient bientôt jusqu'aux oreilles du roi.

Celui-ci se fait amener le petit homme et l'achète aussitôt. Il l'installe dans un appartement fait à sa taille et lui donne un carrosse attelé de quatre fourmis. En cet équipage, il fait les délices de la Cour et surtout des enfants.

Malheureusement son désir d'aventures l'entraîne hors de sa petite maison et il est un jour attaqué par deux énormes rats, aussi gros que des moutons, qui le dévoreraient, sans son courage et la bonne épée qui ne le quitte jamais.

Un événement singulier, qui semble devoir causer la mort de notre héros, lui permet au contraire de revoir sa famille. Un aigle, ayant enlevé sa petite maison, s'envole vers la mer : mais, attaqué par d'autres aigles, il laisse tomber sa proie. Un navire anglais, qui passait là, recueille Gulliver et le ramène dans sa patrie.

LE PETIT CHAPERON ROUGE.

Il était une fois une petite fille de village à qui sa mère avait fait faire un petit Chaperon rouge, qui lui allait si bien, que partout on l'appelait le petit Chaperon rouge.

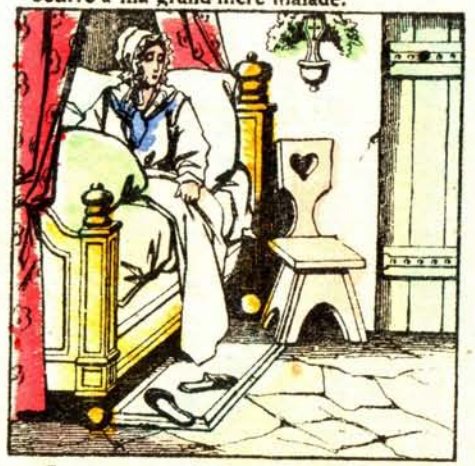
Un jour sa mère ayant fait des galettes lui dit : va porter cette galette et ce petit pot de beurre à ta grand-mère qui est malade. Le petit Chaperon rouge se mit en chemin pour aller chez sa grand-mère.

La grand-mère demeurait dans un village voisin; en passant dans le bois, le petit Chaperon rouge rencontra compère le loup qui lui demanda où elle allait, elle répondit : je vais porter cette galette et ce pot de beurre à ma grand'mère malade.

Le loup se mit à courir de toute sa force par un chemin de traverse afin d'arriver chez la grand'mère avant le petit Chaperon rouge.

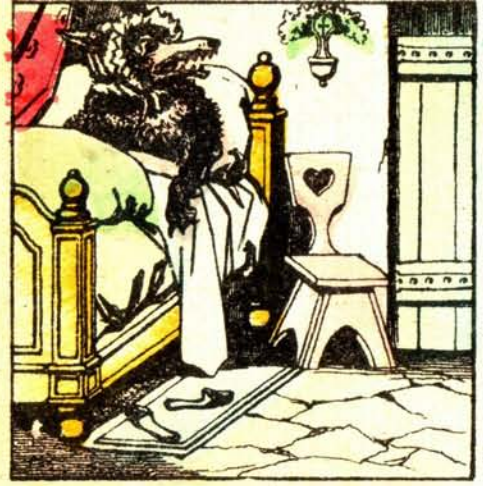
Pendant ce temps le petit Chaperon rouge s'amuse à cueillir des noisettes et à courir après les papillons, à jouer le long du chemin et à faire des bouquets de petites fleurs.

Le loup arrive à la porte de la grand'mère, il heurte, toc, toc! qui est là? c'est votre petite fille qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, dit le loup en contrefaisant sa voix.



Croyant que c'était sa petite fille, la grand'mère de son lit lui cria : *tire la chevillette, la bobinette cherra.*

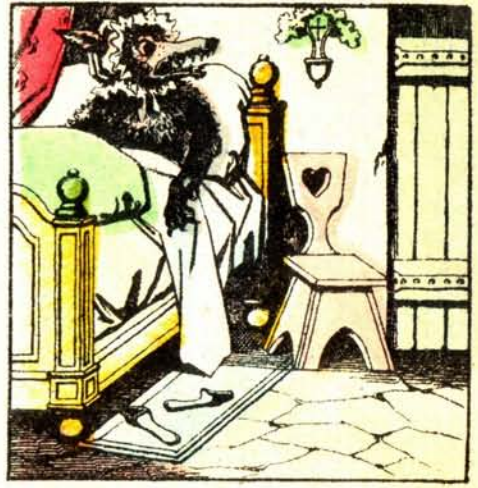
Le loup tira la chevillette et la porte s'ouvrit, il se jeta sur la grand'mère et la dévora en moins de rien, car il n'avait pas mangé depuis trois jours.



Le loup ayant fermé la porte, se coiffa avec la cornette de la grand'mère et se mit au lit à sa place en attendant le Chaperon rouge.

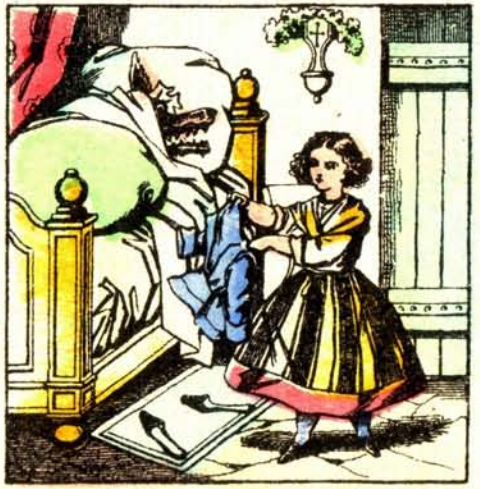
Enfin le petit Chaperon rouge arriva à la porte de sa grand'mère, toc. toc! qui est là, cria le loup de sa grosse voix, qu'il avait oublié de contrefaire.

Le petit Chaperon rouge entendant cette grosse voix se recula effrayée. Mon Dieu comme grand'mère est enrhumée, puis elle dit: c'est moi grand'mère, je vous apporte une galette et un petit pot de beurre.



Cette fois le loup lui cria en faisant la petite voix: *tire la chevillette la bobinette cherra.* Le méchant loup grillait d'impatience de croquer aussi la petite fille.

Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, la porte s'ouvrit. Le loup la voyant entrer se cacha sous la couverture et lui dit: Mets la galette et le pot de beurre sur la huche et vient te coucher avec moi.



Le petit Chaperon rouge se déshabille et se couche avec le loup, croyant que c'était sa bonne grand'mère.

Le petit Chaperon rouge, quand il fut dans le lit fut bien étonné de voir que sa grand'mère, quand elle était déshabillée avait la peau plus rude qu'une brosse.

Le petit Chaperon rouge dit au loup: grand'mère que vous avez de grands bras. — C'est pour mieux t'embrasser ma fille, répondait le loup.

la huche et vient te coucher avec moi.

Grand'mère que vous avez de grandes jambes! c'est pour mieux courir mon enfant. Grand'mère que vous avez de grandes oreilles! c'est pour mieux écouter mon enfant.

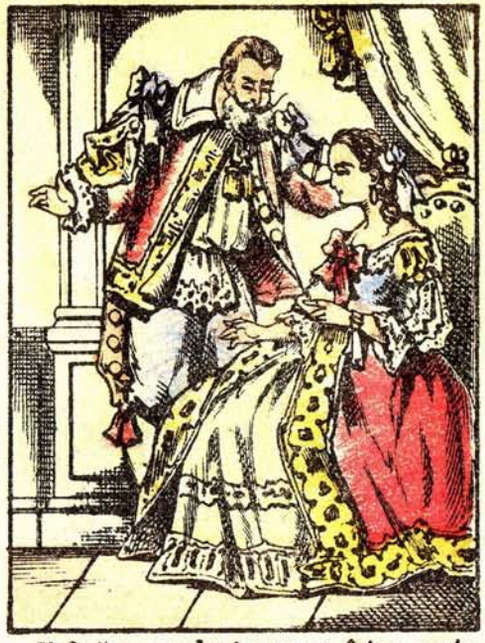
Grand'mère que vous avez de grands yeux? c'est pour mieux voir mon enfant!

Grand'mère que vous avez de grandes dents? c'est pour te manger!

En disant ces mots, le méchant loup se jeta sur le petit chaperon rouge et le mangea.

LA BARBE-BLEUE

Il y avait une fois un puissant seigneur appelé la Barbe-Bleue qui était si laid et si terrible qu'il était craint de toutes les femmes.



Il finit cependant par se faire agréer d'une de ses voisines qui était fort jolie.

Au bout d'un mois de mariage, Barbe-Bleue partit en voyage et en remettant ses clefs à sa femme, il lui défendit de visiter certain petit cabinet.

Pendant son absence sa femme invita plusieurs de ses amies et leur montra ses richesses et ses beaux appartements.

Poussée par la curiosité, elle ouvrit la porte du petit cabinet et vit les corps de sept femmes que son mari avait épousées.

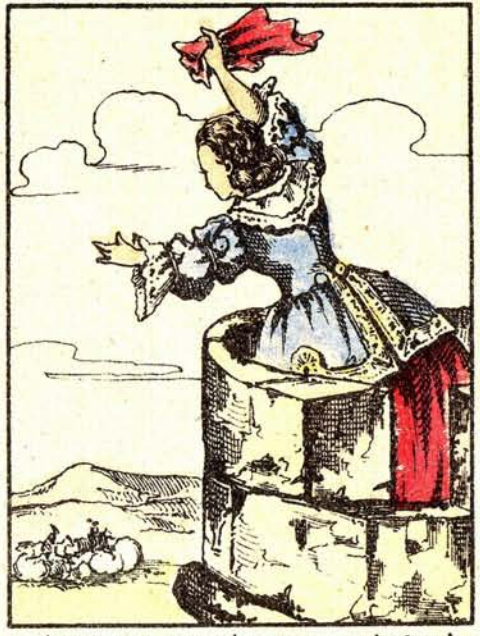
Ayant laissé tomber la clef dans le sang, elle essaya en vain d'en faire disparaître les taches.

De retour de son voyage, la Barbe-Bleue voyant la clef tachée de sang, menaça sa femme de la mettre à mort.

La pauvre femme courut prevenir sa sœur Anne de monter sur la haute tour pour faire signe à ses frères qu'elle attendait.

La sœur Anne monta sur la tour, regarda au loin, mais n'aperçut qu'un nuage de poussière formé par un troupeau de moutons.

Pendant ce temps la Barbe-Bleue tenant un grand coutelas, criait à sa femme : descends vite ou je monterai là-haut !



Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir, disait la pauvre femme ? Je vois deux cavaliers, mais ils sont encore loin répondit-elle.

La Barbe-Bleue se mit à crier si fort cette fois que toute la maison en trembla.

La pauvre femme descendit et fut se jeter à ses pieds tout éplorée et tout échevelée.

Il faut mourir lui dit-il : puis la prenant par les cheveux, il leva le bras pour lui trancher la tête.

Tout à coup la porte vola en éclats, et les deux frères se précipitant sur la Barbe-Bleue lui passèrent leurs épées au travers du corps.

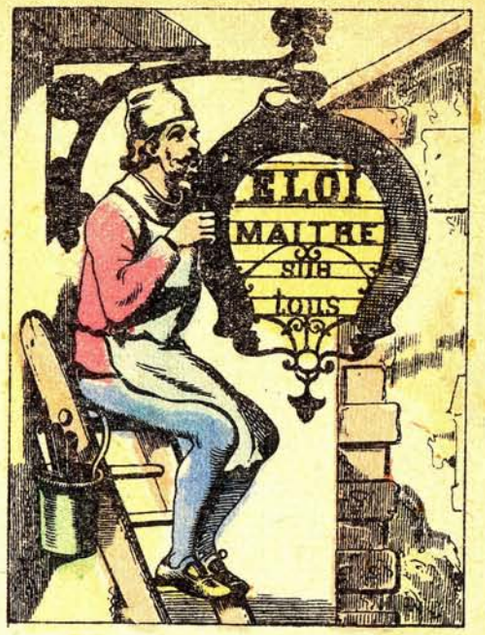
La Barbe-Bleue n'ayant pas d'héritiers, sa femme hérita de ses biens, et en profita pour marier sa sœur Anne à un jeune homme qui l'aimait depuis longtemps.

LÉGENDE DE SAINT ÉLOI

Le jeune Eloi fit son apprentissage comme orfèvre : doué de très remarquables dispositions, il était, le temps fini, un compagnon distingué.

Il partit alors pour accomplir son tour de France, comme c'était l'usage. Mais on ne sait trop ce qu'il fit.....

Jusqu'au moment où on le voit près de Limoges, installé comme serrurier maréchal-ferrant et excellant dans cette profession.



On lui fit une telle réputation que, s'abandonnant à la vanité, il installa au-dessus de sa porte l'orgueilleuse enseigne que vous voyez.

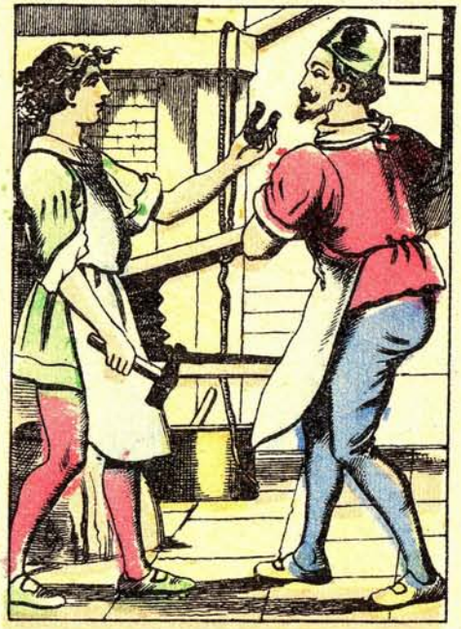
Le bon Dieu s'émut de cet orgueil excessif et lui dépêcha Saint Pierre sous la figure d'un jeune compagnon.

— Maître, dit-il, sauriez-vous m'enseigner quelque chose que j'ignore ?

— Lis mon enseigne, répondit Eloi.

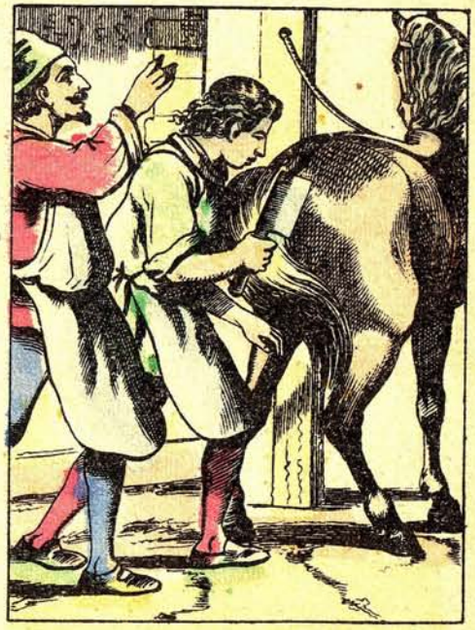
Et pour te mettre à l'épreuve, ajoute-t-il, voici un morceau de fer brut dont il s'agit de tirer un fer à cheval parfait en trois *chaudes* seulement.

— Je l'exécuterai en une seule, répondit le prétendu compagnon.



— Voilà, maître, dit Pierre en présentant son ouvrage au maréchal confondu.

En ce moment on amenait un cheval à ferrer, Pierre demanda et obtint la permission d'exécuter ce travail à sa manière.

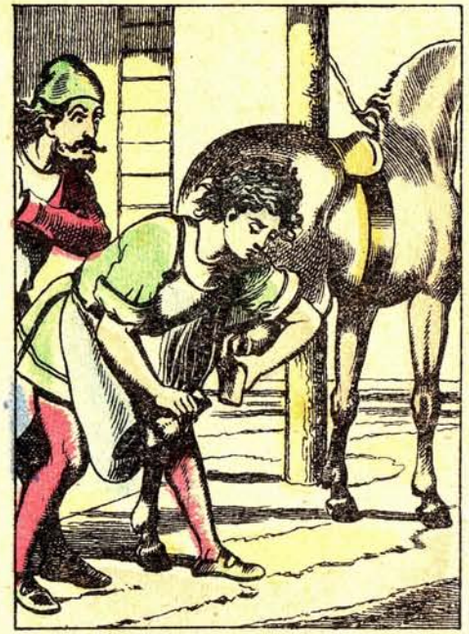


S'armant alors d'une hachette, il trancha le pied d'un seul coup sans que le cheval eût bougé ou paru ressentir la moindre douleur.

Eloi était stupéfait.

— Lis mon enseigne, répondit Eloi.

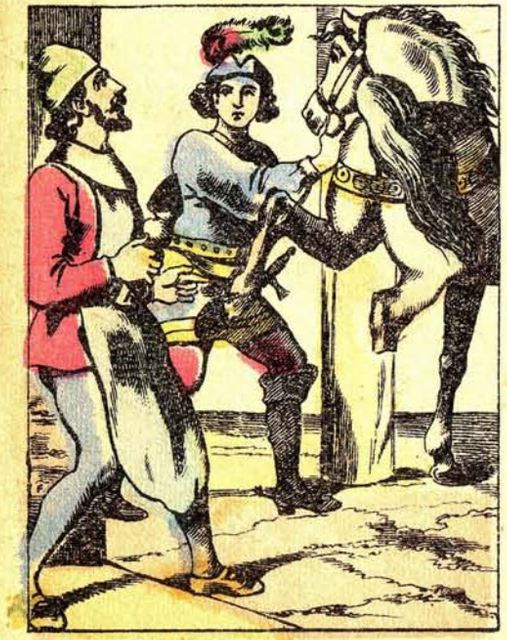
Ayant alors serré le pied dans un étau, Pierre y adapta le fer qu'il venait de forger, chassa les clous, desserra l'étau, reprit le pied et se dirigea vers le cheval.



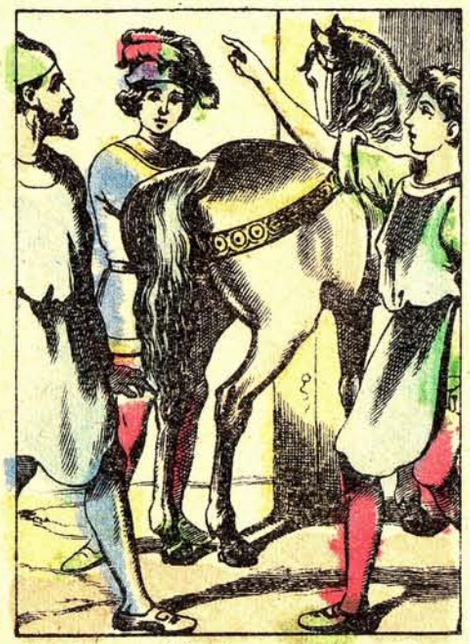
Ayant remis le pied bien exactement à sa place, il donna un petit coup sec comme pour l'assujettir. L'animal fit trois bonds et se remit à marcher sur ses quatre pieds aussi facilement qu'auparavant.

Eloi qui n'était pas encore tout-à-fait guéri de sa vanité, pensa dans sa naïve crédulité qu'il pourrait en faire autant, car il avait observé avec la plus scrupuleuse attention la façon de procéder du compagnon. Un jour que ce dernier était absent, un cavalier présenta son cheval à ferrer.

Eloi coupa le pied du cheval. Mais le sang jaillit et l'animal rua de douleur. Sans trop se préoccuper de cet accident, Eloi s'empressa de fixer à ce pied le meilleur de ses fers.

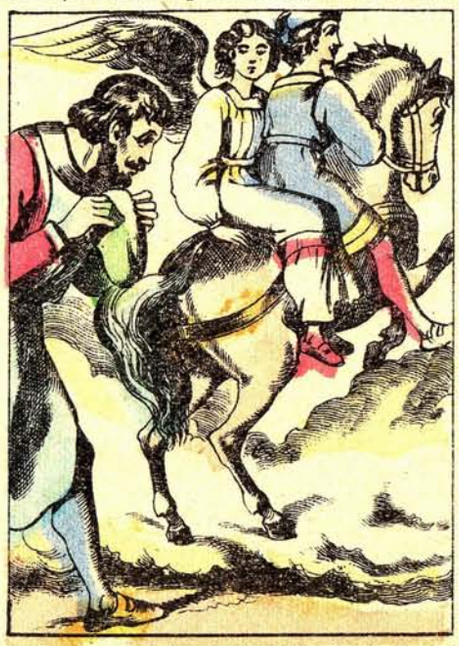


Puis il courut l'adapter à la jambe saignante, tout comme il avait vu faire. Mais le pied, de quelque manière qu'il s'y prit, ne voulut point tenir.



Sur les entrefaites le compagnon rentra et remit le pied à sa place avec le même succès que la première fois.

— Désormais, s'écria Eloi, c'est vous qui serez *maître*, et je ne me dirai plus qu'un modeste compagnon.



« *Heureux celui qui s'humilie, honte à celui qui s'exalte* », dit l'apôtre en apparaissant dans sa majesté surnaturelle. Et sautant en croupe derrière le cavalier qui n'était autre que Saint Georges, ils disparurent.

Eloi brisa son enseigne.

— Maître, vous faites bien, lui dit un passant, car il n'y a réellement de *maître sur maître, de maître sur tous*, que Celui qui dispose de la foudre et tient en ses mains la vie de tous les hommes.